

Les Juifs du Maroc désertent Israël

par : A. B.

Un livre nouveau, tiré des Editions Rubin Mass de Jérusalem (1976) sous le titre « Studies in the History of the Jews of Morocco » est l'œuvre de David Corcos, Juif marocain qui fut un des rares intellectuels qui émigrèrent à Israël. Il s'établit à Jérusalem en 1959 où il décéda en 1975.

L'ouvrage est préfacé par le professeur E. Ashtor, lui-même de Jérusalem, qui reconnaît expressément que « la grande majorité des classes supérieures, les riches et l'intelligentsia ont choisi la France » pour lieu de séjour. Seuls « les gens appartenant aux classes inférieures de la Juiverie se sont installés dans l'État d'Israël ». David Corcos est issu d'une famille marocaine dont les ancêtres avaient réuni quelques deux cents cinquante documents relatant les rapports des Rois du Maroc avec leurs sujets israélites, pendant une soixantaine d'années (1822-1883), période anté-coloniale qui nous donne en arrière-goût une fresque sur le processus historique millénaire d'avant le Protectorat français au Maroc. Notre auteur qui se veut objectif trace des esquisses vivantes, à la fois vécues ou extraites des ma-

nuscrits de la famille.. On sent, dans les interlignes, l'amertume vivement ressentie par les Emigrants marocains à Israël. Les Juifs n'ont jamais oublié, que ce soit en France, en Amérique ou en Israël, ce train de vie sublime qu'ils avaient mené, depuis l'avènement de l'Islam au Maroc où ils étaient considérés comme oulâd-al-bilâd, c'est à dire de vrais Marocains.

« L'attitude des Musulmans (marocains) vis-à-vis des Juifs était essentiellement tolérante » et l'auteur de contester « les points de vue de ceux qui prétendent que les Juifs marocains ont été, à travers les siècles, durement opprimés, à l'intérieur de ghettos étroits et sales : les mellahs ».

L'auteur essaie de réunir tous les documents qui démontrent le mal-fondé des allégations de certains chroniqueurs intéressés ou péchant par manque de documentations. Le Maroc n'a jamais connu ni « persécutions systématiques », ni « législation contre le judaïsme », ni « conversion forcée ». Même les Juifs exilés d'Espagne en 1492, prirent leur revanche, en luttant côte à côte avec leurs concitoyens marocains, contre les persécuteurs de la

Reconquista, à travers les siècles. Ils participèrent, entre autres, avec les Almoravides, à la bataille de Zallaqa (1086) (1), et à la fameuse bataille d'Alarcos en 1196. Même témoignage à l'égard de la chrétienté : « Nulle dynastie au Maroc — fit-il remarquer — n'était moins hostile à la chrétienté. Depuis Abdel-Moumen (1130-1163) à Es-Saïd (1242-1248), nous ne trouvons que des actes d'amabilité, des expressions de bonne volonté et des traités d'alliance ». Des Juifs adoptèrent alors spontanément l'Islam ; et, malgré l'esprit de tolérance qui les enveloppait, « ils ne réintégrèrent jamais le judaïsme ». Le Sultan Almohade Abou Youssef promulga un décret royal interdisant aux fauteurs de troubles d'approcher les foyers des Israélites qui purent, ainsi, mener un train de vie paisible. Le comportement du Souverain marocain fut inspiré — d'après Ibn Khaldoun — plutôt par sentiment de (solidarité concitoyenne) que sous l'impulsion de considérations religieuses. Corcos a cru devoir signaler (p. 64) qu'« économiquement, socialement et politiquement, la position des Juifs du Maroc était si bonne que le Roi d'Aragon, Alphonse III, choisit deux Juifs de Sa Cour, Abraham et Samuel Abengelel, pour entreprendre une mission au Maroc, en décembre 1286, quelques mois après la mort d'Abou Youssef ».

C'est pourquoi, « en 1492, les premiers Juifs expulsés d'Aragon, se sentirent attirés au Maroc ». Même en plein Sahara, « les Juifs des oasis, de Sijilmassa et de Touat, monopolisaient le négoce transsaharien » (p. 73). « Ce rôle joué par les Juifs considérés comme les marchands les plus importants sinon les seuls au Maroc, jusqu'à l'avènement du Protectorat français, est très largement attesté à travers les siècles, par de nombreux textes et docu-

ments » (2). Les Israélites vivaient alors, depuis toujours, « côte à côte avec les Musulmans. Il s'agissait parfois d'un choix délibéré des facteurs d'entente ; la conformité des civilisations musulmane et juive, à peu de différences près, même mode de vie et des idées religieuses dont le principe fondamental est le même : un monothéisme pur chez les uns et les autres » (2e partie, p. 66). « La personnalité du Musulman était plus perméable au Juif que ne pouvait lui être celle du Chrétien et inversement ; le particularisme juif ne pouvait jamais heurter un Musulman ». C'est là un phénomène millénaire, car « dès sa fondation (c'est-à-dire Fès) ou plus exactement son urbanisation, peu après 808 (de l'ère chrétienne), il y avait un quartier des Kairouanais et un quartier des Andalous dans lesquels vivaient également des Berbères christianisés, judaïsés ou païens » (p. 68). Bien mieux, Idriss II (791-829 ap. J.) permit « à une foule de Juifs étrangers arrivés de toutes parts, attirés par cette nouvelle fondation, de s'y établir ». « Vers 1130 ap. J., sous les Almoravides, des Juifs vivaient à proximité de la Mosquée des Kairouanais » (p. 71). Le Mellah de Fès « le premier et longtemps le seul Ghetto du Maroc » abrita dès 1276 « des personnalités juives et leurs familles attachées au service du Souverain ». Mais « les Juifs de la vieille cité de Fès » ne s'installèrent qu'en l'année 1438 à Fès al-Jadid qui ne porta le nom de Mellah qu'en 1541.

Pendant tout le XVIIe siècle, « des anciens Marranes arrivaient de Lisbonne au Maroc pour y pratiquer librement le judaïsme » (3). « Cent cinquante neuf années après celui de Fès, le Mellah de Marrakech fut fondé. Ce fut en 1557, deux années environ après le Ghet-

(1) Oirtàs, trad. Beaumier, p. 213.

(2) Documents des années 1486 à 1699, publiés dans « les Sources Inédites de l'Histoire du Maroc » et les ouvrages de Léon l'Africain, Marmol, Rabins d'Alger, Thomas Le Gendre, Roland Fréjus, Simon Ockley etc...

(3) Relation de la captivité et liberté du Sieur Emmanuel d'Aranda, Paris 1665, p. 161 et 204.

to de Rome » (p. 81). Mais les (Beldiyyin) continuaient de « vivre par petits groupes épars au milieu des Musulmans ».

En 1682, « un troisième Mellah fut fondé, celui de Meknès ». « A part donc les trois Mellahs de l'intérieur du pays, il n'y en eut point d'autres au Maroc pendant cent vingt cinq années ». Partout alors dans le Sôus, l'Atlas et le Rif, il y avait des villages juifs « qui n'étaient pas fermés de murs ». Donc, en pleine campagne, les Juifs se sentaient en sécurité. Et Corcos de conclure : « Nous savons d'une manière

certaine qu'au moins dans la première moitié du XVII^{ème} siècle, les Juifs possédaient des maisons en dehors de la Judéria et y habitaient : « simples locataires, ils bénéficiaient des droits de la (Hazaka) (droit de préemption et de préemption de propriété ou de jouissance) fixés par les Takanot et reconnus par les Musulmans. Ce fait est remarquable. Il nous indique que la tolérance des Musulmans (au Maroc et dans d'autres pays islamiques) n'est plus le résultat d'une indifférence, mais une claire démonstration d'une acceptation volontaire coûteuse ».

La dimension palestinienne donnée par les Etats-Unis à la mission de leur émissaire au Proche-Orient M. Philip Habib, donne un caractère spectaculaire à la remontée que l'O.L.P. avait amorcée à la suite de l'embrasement du « front » israélo-palestinien.

En demandant à M. Habib de chercher les voies d'un cessez-le-feu au Liban entre Palestiniens et Israéliens, le pragmatique président américain, accepte une sorte de reconnaissance de fait de l'OLP, du moins la nécessité de discuter avec elle directement ou indirectement.

C'est un événement important qui peut amener des conséquences lointaines dans le conflit israélo-arabe, mais aus-

si dans le fragile équilibre des forces et des influences au sein même du monde arabe.

Amplifiant le phénomène, des voix se font maintenant entendre en Israël, dont certaines autorisées comme celle du vieux routier Moshé Dayan, pour que l'Etat hébreu ne se contente pas de « casser du palestinien », mais recherche une solution politique au problème, en s'adressant pour cela à l'OLP.

M. Yasser Arafat qui vient d'accomplir une longue traversée du désert à la suite d'une foule de conflits marginaux au Moyen-Orient reléguant à l'arrière plan le problème palestinien, a sauté sur l'occasion. Il a pris aussitôt l'initiative de demander la convocation d'un sommet arabe et d'un Conseil

de Défense. Pour la première fois depuis longtemps, il y a fait figure de vedette.

Il s'y est présenté en effet comme le seul chef arabe ayant porté à Israël des coups susceptibles d'infléchir sa politique, ou au moins, la politique de son puissant allié américain.

Le monde arabe n'avait pas connu un pareil événement depuis la traversée du Canal par l'armée égyptienne en 1973 qui avait amené par la suite les Etats à mettre sur un pied d'égalité l'Egypte et Israël.

Il s'y est présenté aussi comme le principal champion de la lutte arabe contre Israël, place qu'occupait jusqu'à ces jours derniers, la Syrie, grâce à la « crise des missiles ».

Ali Ben Abi Tálib dit : « Les leaders doivent voir les choses à l'avant les yeux du peuple, les comprendre à travers son langage et sentir à travers son cœur ».